

**Zeitschrift:** Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

**Herausgeber:** Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

**Band:** 19 (1925)

**Rubrik:** Kleinere Beiträge = Mélanges

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# KLEINERE BEITRÄGE — MÉLANGES

---

## Le premier fondateur de Romainmôtier

Dans les *Nuovi studi medievali*, M. Ernest Muret, professeur à l'Université de Genève, reprend la question des origines de Romainmôtier<sup>1</sup>. Pour lui, Romainmôtier n'a pas été fondé par saint Romain, mais par le duc Chramnélène, et, très probablement, ce n'est pas le nom de saint Romain, mais le nom de Chramnélène qui survit dans le vocable de Romainmôtier. Nous prenons la liberté de revenir encore sur ce sujet, le faisant d'ailleurs avec d'autant plus de plaisir, que nous avons été vivement intéressé par la dissertation du distingué philologue.

Le travail de M. Muret peut se résumer en deux mots. D'une part, Romainmôtier ne garde aucun souvenir de saint Romain ; or il est inadmissible qu'un monastère oublie à ce point son fondateur. D'autre part, il n'y a, pour attribuer Romainmôtier à saint Romain, qu'un seul argument qui semble tenir, c'est le nom même de la maison : Romainmôtier = Môtier de Romain ; or cet argument ne résiste pas à l'examen philologique<sup>2</sup>.

La première affirmation, prise telle quelle, est incontestable. Mais elle s'appuie sur une supposition qui ne se vérifie pas entièrement. Il ne s'agit point d'une abbaye qui, née au V<sup>me</sup> siècle, aurait vécu sans interruption jusqu'au XVI<sup>me</sup>. Dans ce cas, en effet, il serait peu vraisemblable qu'elle eût complètement perdu de vue son premier fondateur. Il s'agit d'une maison religieuse créée vers 450 par saint Romain, disparue peu après, — rétablie vers 630, avec la règle de saint Colomban, — tombée au IX<sup>me</sup> siècle dans une complète décadence, et reprise, seulement au X<sup>me</sup>, par les moines de Cluny. Nous avons affaire à trois fondations successives, n'ayant aucune attaché l'une avec l'autre. Les moines de Luxeuil, introduits par Chramnélène, ne se soucièrent plus de saint Romain, qui appartenait à un autre Ordre, tout comme les Clunistes, venus en dernier lieu, ne s'occupèrent ni peu ni prou des Luxoviens et de leur patriarche saint Colomban, « pour l'amour » duquel Chramnélène avait pourtant bâti le deuxième Romainmôtier<sup>3</sup>. L'oubli de la personne de saint Romain nous apparaît ainsi moins anormal.

<sup>1</sup> ERNEST MURET, *Romanis Monasterium*, dans *Nuovi studi medievali*, I, 2, Aquila, Officine grafiche Vecchioni, 1924. Tiré à part, 19 pp.

<sup>2</sup> Nous ne pensons pas devoir publier *in-extenso* les textes qui servent de base à cette note. Nous renvoyons ceux qui les désirent, soit au travail de M. Muret, soit à notre dissertation sur Romainmôtier, publiée en appendice aux *Recherches sur les Origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion*, Fribourg, 1906, p. 210. Cette dernière peut être complétée par notre *Contribution à l'histoire du diocèse de Lausanne*, 1908, p. 17, et par nos *Origines chrétiennes*, 1921, p. 107.

<sup>3</sup> « In amore beati viri [Columbani] in saltum iorensem super Novisona fluviolum monasterium ex eius regula construxit. » JONAS, *Vita Columbani*, I. 14, éd. KRUSCH, *Script. Mer.*, IV, p. 80.

La survivance du *nom* de saint Romain s'explique à son tour, du fait que le lieu lui-même l'avait reçu de la coutume populaire, et qu'on n'éprouva pas le besoin de le changer<sup>1</sup>. Les Luxoviens et, plus tard, les Clunistes s'étant établis dans un lieu dit Romainmôtier, leur abbaye garda le nom de Romainmôtier. De la sorte, l'argument négatif *contre* est sensiblement affaibli.

Restent les arguments positifs *pour*. Car il y en a. Aymonet Pollens, dans son *Histoire de la Fondation et des Revenus de Romanmoustiers* (1519), sait *ex antiquis libris et documentis*, que Romainmôtier fut fondé par les frères saints Romain et Lupicin<sup>2</sup>. L'auteur de la chronique rimée de Saint-Claude — maison mère des établissements de saint Romain — parle de même au XII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. On nous dit : aucun texte ancien n'attribue explicitement Romainmôtier à saint Romain ; nous répondons : Aymonet Pollens et les moines jurassiens du XII<sup>e</sup> siècle affirment qu'ils ont trouvé cette attribution dans les documents. On insiste : cette tradition peut avoir été artificiellement créée de toutes pièces ; nous répondons : qu'elle l'ait été, nous n'en savons rien. Les deux textes cités prouvent l'existence de la tradition : nous ne sommes pas étonnés de trouver cette tradition à Saint-Claude, maison fidèlement rattachée à saint Romain, plutôt que dans un Romainmôtier luxovien, rattaché à saint Colomban, ou dans un Romainmôtier clunisien, rattaché à saint Benoît ou à saint Odon ; mais rien ne nous prouve que la tradition repose sur une méprise<sup>4</sup>.

D'ailleurs, « le pivot de l'argumentation<sup>5</sup> » de M. Muret, c'est le nom même de Romainmôtier. Avant d'être désigné sous la forme *Romanum Monasterium*, notre couvent est nommé, au moins généralement, non pas *Romani Monasterium*, mais *Romanis Monasterium*. Il faut même savoir gré à M. Muret d'avoir mis ce point particulièrement en lumière. Or *Romanis*, attesté, entre autres, en 888, et plusieurs fois en 929, ne peut être le génitif de *Romanus*, qui serait *Romani*. Si le monastère qui nous intéresse avait été fondé par saint Romain, il s'appellerait *Romanimonasterium*, non *Romanismonasterium*. Grâce à une dissertation savante, mais manifestement très laborieuse, M. Muret s'efforce d'établir que *Romanis* serait, dans le cas présent, « une forme accourcie, familière, ou, pour me servir du terme technique, une forme hypocoristique de Chramnélène<sup>6</sup> ». Cette explication, M. Muret « n'en méconnait pas les points faibles » ; il « ne la donne que pour une conjecture<sup>7</sup> ». Nous aimons à croire qu'il ne nous en voudra point si nous lui avouons qu'elle ne nous a pas convaincu, et qu'une autre solution beaucoup plus naturelle du petit problème nous sourit davantage.

<sup>1</sup> C'est ce que M. Muret lui-même nous autorise à penser, quand il dit : « Avant que les moines n'eussent officiellement adopté le nom de Romainmôtier, ce n'était vraisemblablement qu'une désignation familière, vulgaire, de l'établissement fondé par Chramnelenus. » *o. c.*, p. 18.

<sup>2</sup> MURET, *o. c.*, p. 9 ; nos *Recherches*, p. 215.

<sup>3</sup> MURET, *o. c.*, p. 10 ; nos *Recherches*, p. 216.

<sup>4</sup> Nous ne pensons pas devoir reprendre les autres arguments qui corroborent ceux-là, puisque M. Muret insiste avant tout sur le nom *Romanis*, dont nous allons parler. Et nous renvoyons simplement le lecteur à nos études précédentes.

<sup>5</sup> MURET, *o. c.*, p. 13. — <sup>6</sup> MURET, *o. c.*, p. 14. — <sup>7</sup> MURET, *o. c.*, p. 19.

En bonne règle, *Romanis* ne peut pas être le génitif de *Romanus*. Mais, dans les siècles du haut moyen âge, les anomalies grammaticales ne sont pas rares. On peut même assez facilement trouver des exemples du génitif en *is* au lieu de *i*. Ainsi : *medicis* au lieu de *medici*<sup>1</sup>, et *membris* au lieu de *membri*<sup>2</sup>, dans la Vie de saint Emmeran ; *patronis* au lieu de *patroni*<sup>3</sup>, dans la Vie de saint Cyran ; *Rodanis* au lieu de *Rhodani*<sup>4</sup>, dans la Vie de saint Viance. Nous sommes donc autorisés à voir en *Romanis* une variante médiévale de *Romani*, plutôt qu'une déformation du génitif de *Chramnelenus*. Et franchement, c'est plus simple.

Nous ne nions pas qu'il reste autour des origines de Romainmôtier quelques nuages. Mais, même après avoir lu l'excellent travail où se révèle une fois de plus l'érudition de l'éminent romaniste qu'est M. Muret, nous pensons pouvoir continuer à croire que, si le Romainmôtier du VII<sup>e</sup> siècle est l'œuvre du duc Chramnélène, celui du V<sup>e</sup> fut créé par saint Romain.

M. Besson.

## Eine Erinnerung an die Jerusalemfahrt des Engelberger Abtes Rudolf Gwicht.

Vornehme Pilger pflegten sich während des Mittelalters in jenen Herbergen, in welchen sie etwas längern Aufenthalt genommen, durch die Stiftung ihres Wappens zu verewigen. Wenigstens von gewissen Hospizien, die an vielbenützten Pilgerstraßen lagen, lässt sich dies aus der Wallfahrtsliteratur nachweisen. Anknüpfend an diese Sitte, wurde sogar in neuerer Zeit im österreichischen Pilgerhaus zu Jerusalem die Hauskapelle und der Hauptkorridor mit farbenprächtigen Wappen ehemaliger Jerusalemfahrer aus dem Gebiete der österreichisch-ungarischen Monarchie geschmückt.<sup>5</sup> Auch das einfache farblose Butzenscheibchen im historischen Museum zu Altdorf, das angeblich sich früher im großen stattlichen Wirtshaus an der alten Gotthardroute zu Obersilenen befand und Namen und Wappen des Freiburger Schultheißen Peter Falk trägt, mag wirklich auf einer Durchreise hier geschaffen und zurückgelassen worden sein. Auch manche von unsrern alten Landvogteischlössern und großen Susten weisen solche

<sup>1</sup> « Ut a nullius medicis arte sanitatis recuperationem consequeretur ». *Vita Haimrammi Ratisbonensis*, 22 ; éd. Krusch, *Script. Mer.*, IV, p. 493, l. 28.

<sup>2</sup> « In gloriam membris sui ». *Vita citata*, 43 ; éd. KRUSCH, p. 520, l. 17.

<sup>3</sup> « Huius almifici patronis discidium ». *Vita Sigiramni Longoretensis*, 21 : éd. KRUSCH, *Script. Mer.*, IV, p. 619, l. 13.

<sup>4</sup> « Super Rodanis alveum ». *Vita Vincentiani Avolcensis*, 13 ; éd. KRUSCH, *Script. Merov.*, V, p. 120, l. 29.

<sup>5</sup> Die Entstehungsgeschichte dieser Ehengalerie und ein Verzeichnis der bisher gestifteten Wappen steht im Jahrbuch des österreich-ungar. Pilgerhauses in Jerusalem. I. Jahrgang, Wien 1905, S. 57–86 und II. Jahrgang, 1908, S. 82–83.

heraldische und graphische Denkmäler auf. Selbst unsere modernen Touristen und sonstigen Wandervögel lieben es, im Fremdenbuch oder an den Wänden abgelegener Kapellen viel billiger mit Feder und Bleistift ihre gewichtlosen Namen einer mehr oder weniger fernen Nachwelt zu überliefern. Diese billigere Methode kannte man übrigens früher auch schon. Als der Freiburger Stadtpfarrer Sebastian Werro von Freiburg 1581 ins Heilige Land zog und zwischen Jaffa und Jerusalem in der alten Pilgerherberge zu Rama einkehren und dort nächtigen mußte, entdeckte er zu seiner nicht geringen Überraschung zufällig an der kahlen Mauerwand den latinisierten Namen seines Onkels Rudolf Gwicht, der als Prior von Muri 1564 ebenfalls nach Jerusalem gepilgert war. Werro erwähnt dieses seltene Vorkommnis sowohl in der lateinischen wie in der deutschen Reisebeschreibung. Die erstere Handschrift ist jetzt Eigentum der Kantonsbibliothek Freiburg, die letztere gehört als Codex E 139 der dortigen ökonomischen Gesellschaft. Wir lassen beide Stellen wörtlich folgen.

**Rama.<sup>1</sup>**

Rama, quam egregiam quampiam civitatem mercibus refertam arbitrabamur, semirutis muris habitaculum incolis praebet tantum; est enim plane in ruinis.<sup>2</sup> Ramatha Sophim ante vocabatur, Samuele propheta illustris, qui et natus hic est et sepultus. 1. Reg. 25. Sedes etiam nobilis decurionis Josephi, qui Domini exequias honorifice curavit. Matth. 27 f. Christo enim in terris versante, Arimathiae nomen habebat, nunc Ramula dicitur. Huc quamprimum advenimus, omnes accurrentes nos hinc inde distrahebant ob munuscula efflagitanda, quae si negabantur, pugnum minitabantur, aliis vi etiam vestes arripiebant, nonnulli lapidibus nos petebant; vincendum fuit omne patienti animo, fueruntque caesi quidam palmis. Hospitium nobis fuit aedes pervetusta, in ea praeter muros nihil est; dum autem quisque sibi locum occupat, magna mihi jucunditate contigit, prope me reperire nomen avunculi mei *Rudolphi Ponderij* (vulgaris lingua Rüdolf Gwicht), qui matris meae germanus anno 1564 easdem sanctas partes visitaverat et postea abbas in coenobio Engelberg prope Underwalden in Helvetia factus est et anno 1576 in domino obiit.

Attulerunt autem incolae statim escas, comedimus itaque in terra lacte et melle manante, lac, ficus recentes, uvas, ova, mala punica optima<sup>3</sup> et crastino die (siquidem nondum discedere licet, donec Arabum dux comitatum mitteret) gallinas; potum praebuit cisterna, quae in nostro hospitio erat.

11. Aug. ante solis ortum statim a media nocte cum iisdem nostris asellis discessimus Hierosolymam versus.

<sup>1</sup> Proprie Armatha dicitur. Hierony: III, p. 274 et 290.

<sup>2</sup> Hans Schürpf, des Rates zu Luzern, fand schon 1497 nur Ruinen vor. « Rama ist wol als groß als Zürich und ist dhein mur darumb, den wie es auch zerstört ist worden, also lit es noch ungebuwen. » Geschichtsfreund VIII, 209.

<sup>3</sup> Vide Hieron. III, p. 47b.

\* \* \*

In der *deutschen* Bearbeitung, welche Sebastian Werro am 25. August 1582 vollendete, lautet der nämliche Abschnitt folgendermaßen :

Also sind wir gan Rama kommen, zehen welsche myl von Joppe gelegen, do dan unsere muckerer sambt etlichen von Rama mit vil kindern uns angefallen und etwan ein schenke von uns begärt haben ; etlich gabend inen nestel, etlich gelt ; wan mans inen abgeschlagen, habend sy tröuwung mit der faust gebraucht, etlichen habend sy ir kleider wellen ab dem lyb ryssen, etlich habend sy in das angesicht geschlagen, es wurfend auch etliche kind mit steinen zu uns ; welcher sich dan one saumnus in die herberg hat verkrüchen mögen, der ist disem willkumm entrungen, wie wol sy hernach auch in die herberg hinyn kommen, daß wir auch da nit ungewexiert waren.

### Rama. Cap. 50.

Rama ist ein statt gewesen, ist aber nit mer mit mauren umbgeben, hat allein vil alte halbverfalne heüser, deren sich die türken behelfen ; ward erstlich genent Ramatha Sophim, da ist geboren und auch begraben Samuel der edle prophet und letste richter in Israel.<sup>1</sup> Hie war gesessen der fürneme haubtman Joseph, welcher Christum den herren von dem creütz hat abgenommen<sup>2</sup>, dan dis ort zur zyt des lydens Christi Arimathia genent ward. Sonst wird es auch genent Armatha, wie Hieronymus leret.<sup>3</sup> Jetzund hat es auch den nam Ramula.

Der pilger herberg ist darzu von Philippo, einem herzogen aus Burgund, gekauft oder gebauwen worden, hat jetzund anders nichts dan die maur, etliche gewelhte säl und im mitten einen hof, dan sy ir gebeüw gemeinklich one holz oder trämel aufrichtend, alles gewelbt, droben eben gepflastert, daß das regenwasser neben hinaus rinnet, darmit man auch da sich erspacieren könne, sonst haben sy keine tach.<sup>4</sup> Jedoch brauchend sy auch trämel in den fürnemen heüsern zu der düle, überziechends demnach mit pflaster, wie es in Egypten, im globten land und in Syrien gebreüchlich ist.<sup>5</sup> Diese ebne tach werdend auch genent solaria, summerhaus oder sonnensal, von welchen verstanden soll werden das, so von Petro dem h. Apostel geschriben, er sy umb die sechste stund hinauf in den obersten sal gestigen, zu beten. Also das Christus zu synen jüngern redet, was eüch heimlich in die oren gesagt wird, söllend ir öffentlich auf den tächern predigen.<sup>6</sup>

<sup>1</sup> 1. Reg. 25. — <sup>2</sup> Matth. 27. — <sup>3</sup> Hieron., tom. III, pag. 274 et 290. —

<sup>4</sup> Hieron., ibidem, pag. 91. — <sup>5</sup> Graece τα ὅρματα.

<sup>6</sup> Erst anläßlich der Rückkehr schreibt Werro im lateinischen Text : Hospitium est aedificium per vetustum fornicibus seu muratis cameris distinctum ; in medio atrium est commune, ubi cibaria venduntur et puteus optimam aquam praebet : olim a Philippo, patre Caroli ab Helvetiis devicti (Breitenbach), Burgundiae duce in peregrinorum beneficium exstructum, nunc ad ruinam tendit.

Als nun ein jeder in diser herberg syn platz und ligerstatt bestimbt und ich für myne teütsche gesellen die unser auch ingenommen, hat es sich on alle gefärd begeben, daß ich hernach eben in demselben ort mynes lieben vettern *Rudolfs Wichts* namen gefunden, latynisch geschriben *Rudolphus Ponderius*, so myner mütter brüder gewesen und dis heilig land im jar 1564 auch besucht hat und hernach als er zü einem abt zü Engelberg by Underwalden erwelet worden, in gott verscheiden als man zalt 1576.

Es brachtend die Ramither, deren der grösste teil Christen waren, de la centura, vil spys uns zü kaufen, in den hof als nemlich neuw gebachne küchen oder kleine brotleib, milch, eyer, grüne fygen, trübel, granadöpfel. Dis was die liebliche spys des globten lands, welches vormals von milch und hönig geflossen hat; sy dienete uns seer zü erneüwrung und erquickung des lybs als wir allererst von der merspys kamend.

Des morndrigen tags würden wir gezwungen, daselbst still zü halten, dan mit dem obersten der arabischen gwardj umb das geleid noch nit überkommen war. Dis was das fest des h. martyrs Laurentii. Sy brachtend uns auch also gesottne húner, alles umb ein zimlich gelt. Unsern trinkwyn schöpftend wir aus einem sod, der in dem hof stat.

Den 11. Augstmonats bald nach mitternacht waren unsere Eselin zur herberg gebracht und kamen hiemit etliche geleitleüt, derhalben wir uns aufmachtend gegen der heiligen statt.

\* \* \*

P. Rudolf Gwicht von Freiburg wurde am 22. März 1574 zum Abt von Engelberg gewählt, starb aber schon den 19. März 1576.<sup>1</sup> Von ihm hat sich in der Altertumssammlung des Klosters noch ein Totenschild erhalten, auf dem er als Abt mit dem Stab vor einem Madonnenbilde kniet. Außer seinem Wappen mit einer Wage und einem Sporenrad, enthält der Schild auch noch die Abzeichen der Ritterwürde des heiligen Grabes, nämlich ein rotes fünffaches Krückenkreuz und das St. Katharinarad, von einem Schwerte durchstoßen. Dieser Schild ist abgebildet in Dr. Durrers Statistik der Kunstdenkmäler von Unterwalden. Ferner ist im Stiftsarchiv noch ein schwarzes Stück Tuch vorhanden, dem in rotem Bandwerk das fünffache Krückenkreuz aufgenäht ist. Die Länge der Hauptbalken beträgt 13 cm. Laut Angabe eines Zettels aus dem Anfang des 18. Jahrhunderts gehörte dieser Überrest zu einem Kleidungsstück des Abtes Rudolf Gwicht. Möglicherweise handelt es sich um einen Rest seines Pilgermantels.

Eduard Wyman.

<sup>1</sup> Gottwald, Album Engelbergense 1882, S. 39 und 99; Titlisgrüsse 1917, S. 104 und S. 151. Nach dem obenerwähnten Muster ließ auch der Schreibende für sich einen hölzernen Totenschild anfertigen, unter möglichster Berücksichtigung der Vorlage.

## Johann von Lauffen über den allgemeinen Zustand des Heiligen Landes im Jahre 1583.

Die eisernen Würfel des Weltkrieges entschieden auch über das Schicksal des Landes Palästina und über die dortigen heiligsten Stätten der Christenheit. Seitdem der englische General Allenby als Eroberer in Jerusalem eingezogen, sind die Blicke des christlichen Abendlandes wieder häufiger nach dem Osten gerichtet. Gerne erfährt man daher etwas über die Beschaffenheit des heiligen Bodens und seine Schicksale im Laufe der letzten Jahrhunderte. Selbstverständlich möchten wir uns am liebsten unterrichten lassen von einem Landsmann, der jenes einzigartige Land mit eigenen Augen geschaut. Die meisten Pilgerberichte befassen sich jedoch nur mit ihren persönlichen Reiseerlebnissen und mit der Schilderung der besuchten Andachtsstätten. Geschichtsphilosophische und vergleichende Studien liegen denselben in der Regel ferne. Eine Ausnahme macht *Johann von Lauffen* aus Luzern, der Stiefbruder des gelehrten Stadt-schreibers Renward Cysat. Als Diener und Begleiter des berühmten Ritters Melchior Lussi von Stans, pilgerte von Lauffen im Jahre 1583 nach Jerusalem und verfaßte etwa zwei Jahre später einen ausführlichen Reisebericht, dessen Kopie als Handschrift M. 235 in der Bürgerbibliothek zu Luzern aufbewahrt wird. Das Original liegt in der Kantonsbibliothek.<sup>1</sup> Der genannte Wallfahrer, von Beruf Wundarzt, ließ sich bei Auffassung seines Werkes von seinem federgewandten und gebildeten Stiefbruder leiten und unterstützen und dieser Einfluß ist gerade bei unserer in Frage stehenden Partie ganz unverkennbar, ja man wird fast versucht, die Redaktion derselben direkt ihm zuzuschreiben.

Johann von Lauffen hat sich im Heiligen Lande nicht länger aufgehalten als andere Pilger und dort keine besondern Studien gemacht, aber sein Aufenthalt genügte doch zum Sammeln und Verarbeiten bestimmter Eindrücke. Er landete nach einem kürzern Aufenthalt in Tripolis den 23. Juli 1583 in Jaffa, ritt nach Jerusalem, besuchte dort in üblicher Weise nur die nächste Umgebung bis Bethlehem und kehrte nach Jaffa zurück, um daselbst am 6. August wieder das Schiff zu besteigen. Von Lauffen betrat aber den 9. August zu Tripolis in Syrien zum drittenmal das Heilige Land, reiste auf den Berg Libanon und verweilte nach dem Abstieg noch bis zum 21. August in Tripolis. Was dieser Luzerner im Jahre 1583 sah und hernach beschrieb, das wird auch der Pilger des zwanzigsten Jahrhunderts vollinhaltlich bestätigen müssen. Die Verhältnisse haben sich nur in wenigen Punkten etwas günstiger gestaltet. Schweizerische Jerusalembesucher, die 1903 die heilige Stadt gesehen, wollten 1908 in ihr einige bedeutende Verbesserungen beobachtet haben und von der im letztgenannten Jahre durch die Jungtürken dem Sultan

<sup>1</sup> Vergl. Geschichtsfreund Bd. II, 215. Histor. Neujahrsblatt von Uri 1918, S. 43. Zeitschrift für schweiz. Kirchengeschichte 1919. P. X. Weber, Erwägung eines Luzerners zur Geschichte der Türkei. S. A. 1924. S. 14.

Abdul Hamid abgenötigten Verfassung erwartete man neue große Fortschritte. Die Fahrstraße auf den Ölberg und nach Jericho wurden erst 1898 angelegt, um dem deutschen Kaiser Wilhelm II. bei seiner Heilandfahrt von dem Verwaltungstalent und dem Kulturwillen seines Freundes in Konstantinopel eine bessere Meinung beizubringen und den hohen Gast über die wirklichen Zustände des Heiligen Landes hinweg zu täuschen. Die erwähnten Straßen schienen 1908 bereits wieder in Zerfall zu sein.

Johannes von Lauffen erblickte die Höhe der ehemaligen Kultur im gelobten Lande in den «*rollenden Wägen*», während man zu seiner Zeit Palästina nur auf dem Rücken eines Esels, unter großen Strapazen durchqueren konnte. Wenn wir heute unter den «*rollenden Wägen*» die *Eisenbahnen* verstehen wollten, dann trifft von Lauffens Schilderung auch jetzt noch zu, denn bis zum letzten Weltkrieg kannte man im Heiligen Lande nur drei Eisenbahnlinien, die von den Küstenstädten Beirut, Haifa und Jaffa landeinwärts führten. Die letztere endigt schon mit dem 87. Kilometer ziemlich weit außerhalb der heiligen Stadt und setzt sich nicht einmal täglich, sondern wöchentlich nur einigemal in Bewegung. Eine Längsverbindung durch das Land gab es 1908 noch nicht, aber die Verhältnisse des Weltkrieges zwangen zum raschen Bau einer Küstenbahn gegen die Grenze Ägyptens. — Die völlig im Geiste Cysats gehaltene *Mahnung* an eine fromme Eidgenossenschaft, sich im Schicksal Palästinas zu «*erspiegeln*», mutet an wie eine Nummer der Kriegsliteratur aus den Jahren 1914–1918. Die mehr oder weniger gwundrigen Leser, zumal die früheren Jerusalempilger, mögen nun selbst in den vorgehaltenen Spiegel blicken und dabei Vergleiche ziehen zwischen einst und jetzt.

#### Ein kurtze Erinnerung jetziger Beschaffenheit wegen deß gelopten Lands.

Neben allem dem, so ein Pilger an allen disen heyligen Stetten zuo betrachten hat, wellichs dann auch mit sinem grossem geistlichen Nutz (der über alles Zytlichs, und der zytlich gegen disem nüt ze schetzen ist) beschehen kann, auch einer nit umb ein großes wellen sollte, solliches nit gesehen und erfahren [zu haben], so soll auch diß insonderheit zuo erwegen und bedenken stan die große Verenderung dises Landts, das doch, wie die heylige Gschrift bezüget, ein so herrlich fruchtbar Land, von Honig und Milch fliessende, voll aller Benediction und dem Israelitischen Volk von Gott sonderbarlich vorbehalten und versprochen, wellichs auch in einem Zirk (der nit so groß darnach) so vil tusent mal hunderttusent Mentschen erhalten mögen, da man in rollenden Wägen gefaren, da ein so herrschlich und stattlich Wäsen über alle Maßen und ein unsägliche Richtumb und Überfluß aller Dingen und aller Lustbarkeit gewäsen. Das nun sich alles verkehrt und in Abgang gerathen, also dz man jetz anstat der rollenden Wägen kum uf den kleinen Eselinien geryten kan, das Land zur Rühe und Unfruchtbarkeit gerathen, alles öd und verdörnet (ußgenommen in Syria, wie wirs zuo Tripoli gesähen, ist es etwas beßers),

also das man sich verwunderen müß, wie das wenig, das die Erd nach gibt, fürkommen und wachsen möge, obgleich woll in etlichen Thäleren, da es Brunnen und Waßer hat, etliche lustige Gerüneninen und fruchtbare Örter zuo sächen, das aber gägen den Universal gar nüt ze schezen, in Summa anstat der Rosen und Fygen Distel und Dörn, Kath anstat der Pärlin und Edelgstein gegen dem, wie es gewäsen, das dann ein augenschinliche Zügknuß ist der großen Straf und Fluochs Gottes, so über dis Land gangen von der großen Sünden und Undankbarkeit wägen der Fürsten und des Volks von geistlichem und weltlichem Stand, wie es dann unser Herr selbs, als er uf Erden gewandlet, und so vil heyliger Propheten so oft zuovor gewyßaget, aber alles umbsonst, wyl man sy nit hören wollen. Das man dann der jämmerlichen Verhergung und Zerstörung so vil herlicher und fürnämmer Stetten, Schlösseren, Kilchen und Gebüwen (da die Türken nüt wider uf machent, noch erbeßert), wie auch der Armsäigkeit geschwygen und des schwären Jochs der Dienstbarkeit, in deren sich so vil Christen hüt by Tag under dem barbarischen und tyrannischen Joch des Erbvynds christliches Namens, des Türkens befindent, der ime so vil christlicher Nationen und fryen Volkeren also underworfen und in sollichem Elend haltet, das eben auch von unser aller groben Sünden und Undankbarkeit wägen von Gott also verhengt und zuo besorgen, nach nit am End. Derowägen ein fromme *Eydgnosschafft* (die dann von Gott dem allmächtigen glich wie die Israeliten mit so vil herlichen Victorien, Fryheiten, Herrlichkeiten, Eer und Guot überflüßig begabet und uß schwärer Dienstbarkeyt in einen so fryen Stand gesetzt) sich hierin auch woll erspieglen, söllches ze Hertzen fassen und iro ein trüwe Warnung sin lassen sollte, nach dem Sprichwort: Foelix, quem faciunt aliena pericula cautum. Der allmächtig Gott wölle sy und gemeine Christenheit vor allem derglichen und andrem Ubel gnädig bewaren. Amen.

Eduard Wymann.

---

## Ein südtirolisches Gegenstück zur Schweizer Legende von der hl. Ida von Toggenburg.

Die Kreuzzugszeit hat die tiefsten Tiefen des deutschen Volksgemüts aufgerüttelt und eine wunderbare Fülle wirklicher und erdichteter Erlebnisse in der Volksseele geweckt. Göttliche und menschliche, himmlische und irdische Minne trieb die edelsten Blüten in Geschichte und Dichtung; wie der Efeu den Eichbaum, umwanden auch die Heilengestalten Sagenstoffe und Legendenmotive, die als Wandergut aus dem Märchenland des Morgenlandes von den Kreuzzugsfahrten herübergenommen wurden. Indische und arabische Motive wurden von den fahrenden Sängern umgedichtet und auf Gestalten des eigenen Volkes übertragen, doppelt, wenn sie den besten Charakterzügen desselben entsprachen. Das Hohelied von der deutschen Treue variierten die aus weiter Welt gesammelten Züge von Mannestreue, Vasallentreue, Gattentreue. Die Bewährung der treuen

Gattin und die Verteidigung der fälschlich der Untreue bezichteten Gemahlin ist ein Zug, der in indischen Märchen oft wiederkehrt und in die Genovevalegende nachweisbar übertragen wurde.

In diese Gattung gehört auch die Toggenburgerlegende, die im 15. Jahrhundert von Albrecht von Bonstetten *auf Grund der Genovevaerzählung* umgestaltet und in die heutige Form gebracht wurde. Viel köstliches, religiöses und weltliches Volksgut ist in sie aufgenommen, manch weit gewanderte abgegriffene Münze in Edelmetall umgegossen worden. Welch köstliche Naturfreude und Naturbeobachtung atmet die Vorgeschichte der Toggenburger Tragödie!

Ein *Rabe* raubt den kostbaren Ring der Gräfin Ida und trägt ihn in sein Nest. Ida hatte an einem schönen Tage ihre Kleider an die Sonne gelegt und ihren Schmuck gelüftet; ohne ihr Wissen ergriff der Vogel das schimmernde Kleinod mit seinem Schnabel. Der Ring war aus arabischem Gold, mit Edelstein verziert. Lange mag die Gräfin das Kleinod gesucht haben, aber nirgends konnte sie es finden.

Nicht lange darnach kam ein *Jäger* in den *Wald* an einen Tannenbaum. Starkes Rabengeschrei wies ihn auf ein Rabennest; er stieg auf den Baum und fand in dem Nest den kostbaren Ring. Voll Freude über den Fund steckte er ihn an den Finger und trug ihn öffentlich, ohne zu wissen, von wem er stamme, und ohne vielleicht auch seinen Wert zu kennen. Aber Dienstleute des Grafen erkannten den Ehering der Herrin, schöpften Argwohn, der Jäger habe ihn, da er so öffentlich ihn am Finger trage, von der Gräfin erhalten und stehe in ehebrecherischem Verhältnis zu ihr. Das Gerücht kam schließlich zu Ohren des Grafen, der den Jäger auf die Burg kommen und den Ring ihm zeigen ließ. Wie er seinen Ehering am Finger des Jägers sah, geriet er in unbändigen Zorn und grimmigen Schmerz, da er unfehlbare Gewißheit über den ehebrecherischen Umgang der Gattin mit diesem Menschen zu haben wähnte. Er ließ den Jäger an den Schwanz eines wilden Pferdes binden, dann es den Berg hinabjagen, daß der arme Mann jämmerlich zu Tode geschleift, unschuldig unter unsäglichen Schmerzen sein Leben verlor. Dann kommt er wütend in das Zimmer der Gräfin, reißt sie an das Fenster, das unmittelbar über einem jähnen Abgrund des Berges angebracht war; umsonst war ihr Beteuern ihrer Unschuld und ihr Bitten um Gnade. Der Graf packt die unschuldige Frau um die Mitte des Leibes und stürzt sie zum Fenster hinaus, daß sie bei 800 Fuß tief zwischen Felsen und Dornenhecken fiel, wie man nicht anders denken konnte, ganz in Stücke zerschmettert.

Aber wie es im Psalm 90 heißt, scheinen Engel Gottes die Frau auf den Händen getragen zu haben, daß ihr Fuß nicht an einen Stein stoße. Ida blieb wunderbarweise unverletzt, dankte Gott mit einem schönen, auch in Alban Stolz' Legende<sup>1</sup> berichteten Gebete und weihte Gott das neugeschenkte Leben in der Einsamkeit einer nahen Waldwildnis.

Viele Jahre später kam durch Gottes Fügung ein Jäger des Grafen in das tiefe Tobel im dichten *Wald*. Jagdhunde spürten den eigentüm-

<sup>1</sup> Freiburg, II. A. 1902, S. 768.

lichen Fußstapfen eifrig nach, die immer tiefer ins Waldesdickicht führten ; endlich kam er an ein armselig Hütlein aus Moos und Baumzweigen und sieht darin eine Frau ganz in Gott versunken, in größter Dürftigkeit. Zu seinem größten Erstaunen erkennt er in der Einsiedlerin die totgeglauhte Gemahlin seines Herrn. Nach kurzer, freundlicher Unterredung eilt der Jäger nach der Toggenburg, dem Grafen die wunderbare Botschaft zu bringen. Dieser, erst ganz ungläubig, dann entsetzt über die Nachricht, im Gewissen über seine Zornestat erschüttert, machte sich mit dem Jäger und den Hunden auf die Suche nach der gefundenen Spur, fand die Gemahlin, erkannte sein Unrecht und bat fußfällig um Verzeihung. Der gerechte Gott habe ihre Unschuld und sein Unrecht ans Licht gebracht. Rührend ward das Wiedersehen und die Wiederversöhnung der Gatten, das demütige, sanfte Wesen der Gräfin geschildert, die Zwiesprache mit dem einst so jähzornigen und grausamen, herzallerliebsten Gemahl. Da er sie verstoßen und Gott sie so wunderbar aufgenommen, will sie Leib und Leben fernerhin ganz Gott schenken und nicht mehr aufs Schloß zurückkehren. In der nahen Au, beim Kloster Fischingen, ließ der Graf ihr ein Häuschen bauen, wo sie Beten, Fasten, Wachen und Nächstenliebe übte bis zu ihrem seligen Tod im nahen Frauenkloster. Ihr Grab ist in Fischingen.

Bis auf einzelne Züge stimmt mit dieser Toggenburgerlegende eine Erzählung, die sich an die Burg Braunsberg knüpft.

Den Eingang ins Ultental, am rechten Ufer der oberen Etsch, nahe dem Dorfe *Lana* bei Meran, beherrscht eine herrlich gelegene, alte Burg : Schloß *Braunsberg*.<sup>1</sup> In graue Vorzeit reicht ihre Gründung ; Verwandte der Welfen, die Grafen von Eppan, mögen ihre ersten Besitzer gewesen sein. Die erste urkundliche Spur des Geschlechtes enthält das Saalbuch des schwäbischen Klosters Weingarten vom Jahr 1082.<sup>2</sup> Darnach schenkte Berthold de Leunon et Brunsberg seine Güter in Lana und Braunsberg mit der Kirche in Ulten (Ultun) und 2 Kapellen, St. Georg am Weg nach Völlan und St. Martin (an der Stelle des Deutschordenshauses, 1857 abgetragen) und seine Besitzungen in Ulten mit seinen Lehensleuten dem Kloster *Weingarten* mit dem vollen Verfügungsrecht. So kam auch Burg und Kapelle zu Braunsberg am Ende des 11. Jahrhunderts an diese welfische Klosterstiftung in Schwaben, der auch Bischof Egno von Trient in einer Urkunde vom 9. Februar 1270 als Glied des mit den Welfen verwandten Geschlechts der Eppaner, geistliche und weltliche Freiheiten und Nutzungen verlieh mit der Begründung : das Kloster Weingarten, die Erbgruft der Welfen, sei idem locus a Ducibus et Proceribus de sanguine equitum de Piano exortis constructus et fundatus, es sei von den aus dem Geschlecht der Grafen von Eppan hervorgegangenen Herzogen und Fürsten errichtet und begründet. Diese Weingartischen Besitzungen an der Etsch und im Vintschgau gingen durch Kauf und Tausch an das zum Seelenheil des letzten Staufers Konradin von der welfischen Mutter Elisabeth gestiftete Zisterzienserkloster Stams in Nordtirol über. Seit dem 15. Jahrhundert

<sup>1</sup> Altz-Schatz, Der Deutsche Anteil des Bistums Trient, IV, 362.

<sup>2</sup> Ebenda S. 30, A. 3.

saßen auf der Burg die Grafen von Trapp, Gerichtsherren in Ulten ; bis heute ist die Burg im Besitz dieses edlen Geschlechts geblieben.

Die kleine *Burg* hat eine im romanischen Stil gebaute, altehrwürdige *Kapelle*, Schiff (Quadrat von 10 m) und Altarraum mit einem romanischen Kelch, aus dem der geweihte Wein am Blasiustag wie der Blasiussegen sonst ausgeteilt wird. In dieser Kapelle hängt ein *Gemälde*, das die in der ganzen Umgegend bekannte Erzählung von dem wunderbaren Erweis der Gattintreue verewigt,<sup>1</sup> — ein ganz merkwürdiges Gegenstück oder Abbild der Toggenburg-Legende : Ein Herr von Braunsberg zog zur Zeit der Kreuzzüge ins Heilige Land zum Kampf gegen die Türken. Der zurückbleibende *Schloßvogt* faßte eine unerlaubte Neigung zur Herrin, die mit Abscheu dessen Anträge zurückwies. Der Verführer entwand der keuschen Frau den Vermählungsring vom Finger. Dem heimkehrenden Gatten eilte er mit dem Ring entgegen und klagte die Frau der Untreue an. Rache-schnaubend ritt der erbitterte Ehemann den Berg hinan. Die arme Frau erwartete ihn nicht und stürzte sich vom Schloß in die Tiefe der Valschauer hinab. Doch, o Wunder, unverletzt blieb sie auf dem grünen Rasenhügel sitzen. Ein Gottesurteil (Ordal) bewies ihre Unschuld. Mit lauter Freude führte sie der Gemahl ins Schloß zurück. Der ungetreue Hüter, der Schloßvogt, stürzte sich verzweifelnd in den nämlichen Abgrund und ward am Felsen zerschmettert. Die Wiedervereinten zogen nach dem Kloster Weingarten und lebten dort bis zu ihrem Ende ; dort liegen sie auch begraben.

Es wäre von wissenschaftlichem wie heimatkundlichem Interesse für beide Länder, Tirol und Schweiz, den beiderseitigen Quellen, wie der gegenseitigen Abhängigkeit beider lieblichen Legenden nachzugehen. Für das bislang kaum bekannte Braunsberger Gegenstück der Toggenburger-Legende ist diese Arbeit noch nirgends geschehen, während die Erzählung von der seligen Ida von Toggenburg durch Volksbücher weit in deutschen Landen verbreitet und wissenschaftlich untersucht ist.<sup>2</sup> Die angebliche Tochter des Grafen Hartmann von Kirchberg, des Stifters des Klosters Wiblingen, war seit 1179 die Gemahlin des gleichfalls nicht näher nachweisbaren Grafen Heinrich von Toggenburg.

Ihre Lebensbeschreibung, von *Albrecht von Bonstetten* 1481 verfaßt, beruht auf der Genovevalegende. Dieser bekannte Schweizer Humanist und Benediktiner von Einsiedeln (geboren um 1443 zu Uster im Kanton Zürich aus freiherrlichem Geschlecht, gestorben etwa 1503 in Einsiedeln) war ein hochgebildeter Ordensmann, in Freiburg, Basel und Pavia herangebildet, 1474 Dekan des Stiftes Einsiedeln, 1482 kaiserlicher Hofpfalzgraf und 1491 Hofkaplan. Sein Briefwechsel (herausgegeben von A. Büchi in den Quellen zur Schweizer Geschichte, XIII, 1893) zeigt ihn mit Fürsten an Geblüt und Wissen in Beziehung, besonders mit Nikolaus von Wil und Filelfo. Historische, geographische und erbauliche Schriften sind von ihm überliefert, unter letzteren neben einer Beschreibung des sel. Bruders Nikolaus von der Flüe (1479), des hl. Meinrad (1494), des hl. Gerold (1484)

<sup>1</sup> Ebenda S. 38, A. 1.

<sup>2</sup> Büchi, A. v. Bonstetten, 1889, Kirchl. Handlexikon, II, 34.

auch die Legende von der hl. Ida im Jahr 1481. Darnach wurde Ida von ihrem Gatten wegen vermeintlichem Ehebruch zum Fenster des Schlosses Toggenburg hinausgestürzt, aber wunderbar gerettet. Sie lebte dann als Einsiedlerin bis zu ihrem Tod 1226 zu Fischingen. Auch nach Offenbarung ihrer Unschuld war sie nicht mehr in ihr Schloß zurückgekehrt. Ihr Fest wird am 3. November gefeiert. In den Acta sanctorum der Bollandisten<sup>1</sup> ist ihr Leben behandelt, das auch Stückelberg « Die schweizerischen Heiligen des Mittelalters »<sup>2</sup> untersucht hat.

Nach Ansicht aller Biographen ist die Idalegende eine Nachbildung der Genovevalegende, wie unsere Braunsberger Jutalegende von der Toggenburger oder von beiden abhängt; nur kleinere Züge sind in beiden geändert. In Braunsberg stürzt sich die falsch beschuldigte Gattin selbst den Fels hinab, in Toggenburg wird sie vom erzürnten Gatten hinabgestürzt, bei beiden durch Gottes wunderbares Einschreiten vom Tod errettet. Das Klosterleben folgt in beiden Legenden, doch mit topographischen oder chronologischen kleinen Verschiebungen. Im Tirol ist der Schloßvogt der schuldige Verleumder.<sup>3</sup>

In der *Genovevalegende*<sup>4</sup> rettet die beschuldigte Gattin ein treuer Diener vor dem Tod; nach sechsjährigem Einsiedlerleben wird Genoveva von Brabant, angeblich Gattin des rheinischen Pfalzgrafen Siegfried im 8. Jahrhundert, vom Gatten wiedergefunden und vom Volk als Vorbild rührenden Duldens verehrt, jedoch ohne kirchliche Sanktion. Die deutsche Volksage hat ein uraltes, auch in der indischen Poesie sich findendes Motiv aufgegriffen und frei gestaltet, wie schon Baronius und die Bollandisten<sup>5</sup> erkannt haben. Im Mayngau ursprünglich lokalisiert (Kapelle Frauenkirche bei Maria-Laach) knüpft die Sage wohl an Gertrud, Gemahlin des Pfalzgrafen Siegfried († 1113) an.

Prof. Dr. A. Naegele.

<sup>1</sup> A. S. Nov. II, 102–120.

<sup>2</sup> 1903, S. 61 ff. vgl. Alemannia 12, 1884, S. 1–11. *Burgener, Helvetia Sancta*, I, 1860, S. 333 ff.

<sup>3</sup> In der Schweizer Legende muß der Jäger unschuldig den falschen Verdacht büßen.

<sup>4</sup> Golz, *Genoveva in der deutschen Dichtung*, 1887; Kirchenlexikon, V, 297 ff.

<sup>5</sup> A. S. Apr. I, 57. Eine Abbildung des seltenen Gemäldes folgt später an anderem Ort.